LA MORT
DE LOUIS SEIZE,
TRAGÉDIE.

J'ai trouvé quelques âmes ſenſibles & compatiſſantes. Que ceux-là jouiſſent dans leurs cœurs, de de la tranquillité que doit leur donner leur façon de penſer.

TESTAMENT DE LOUIS XVI.

PERSONNAGES.

LOUIS XVI, Roi de France.
MARIE-ANTOINETTE, Reine.
ELISABETH, ſœur du Roi.
LE DAUPHIN, âgé de ſept ans.
MADAME ROYALE, âgée de treize ans.

LAMOIGNON-MALESHERBES. DESEZE. TRONCHET.	Défenſeurs officieux du Roi.
PHILIPPE D'ORLÉANS. GARRAN DE COULON KERSAINT. MANUEL. CHARLES VILLETTE. ROBESPIERRE. MARAT. LEQUINIO. THURIOT. DANTON, & pluſieurs autres.	Députés de la Convention-nationale.

SANTERRE, Commandant de la Garde-nationale.
Le Confeſſeur du Roi.
Commiſſaires du Conſeil de la Commune.

La Scène eſt à Paris.



LA MORT DE LOUIS XVI.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle d'un des Comités de la Convention-Nationale.

SCENE PREMIERE.

LAMOIGNON, DESEZE ET TRONCHET.

TRONCHET.

Le voici, Lamoignon, ce jour si redoutable,
Où du Sénat françois l'arrêt irrévocable,
Peut-être, de Louis, en prononçant la mort,
Va consterner l'Europe & décider son sort!
Déjà chez d'Orléans une Loi préparée,
A du Peuple écarté la sanction sacrée.

Je crains que, ſous ſon nom, dans ce jour uſurpé,
Par quelques ſcélérats, ſon vœu ne ſoit trompé.

LAMOIGNON.

Je le crains comme vous; & ce Sénat perſide;
S'il ne méditoit pas un affreux régicide,
Quant à ce jugement tout le Peuple eſt lié,
A ſa déciſion l'auroit aſſocié.

DESEZE.

Moi, j'oſe eſpérer mieux; non, je ne ſaurois croire
Que d'un tel attentat on ſouille notre hiſtoire.
Les écarts monſtrueux de quelques orateurs,
N'en imposeront point à nos Légiſlateurs;
Il en eſt dont les cœurs à la vertu fideles,
Déjoueront des Marat les trames criminelles.
Tout ſentiment d'honneur n'eſt pas encore éteint;
Et pour un Thuriot, nous avons dix Kerſaint.

LAMOIGNON.

Puiſſai-je me tromper! Ah! s'il faut qu'il périſſe;
Ciel, détourne ſur moi l'horreur de ſon ſupplice!
Trop heureux d'épargner, par mes obſcurs malheurs,
A la France un grand crime, au monde entier des pleurs.
Louis n'enfanta point par de folles dépenſes
Le ver qui dévora le ſuc de nos finances.
Cet infortuné Prince abuſé, non pervers,
A ſa ſeule foibleſſe a dû tous ſes revers.
D'un Roi foible, grand Dieu, que le Peuple eſt à plaindre!
Le plus cruel tyran fut cent fois moins à craindre,
Quelques ſoient ſes excès, quelque ſoit ſa fureur,
Ils doivent s'arrêter aux bornes de ſon cœur.
Mais un Roi bienfaiſant qui, de crime incapable;

Eſt des crimes d'autrui le jouet déplorable ;
Dans un abyme affreux de maux & de forfaits ;
Lorſqu'il va s'engloutir, engloutit ſes ſujets ;
Louis en offre, hélas, un trop funeſte exemple !

DESEZE.

Vous avez vu la Cour ; je n'ai vu que le Temple.
Pour le bras de Louis, ferme au ſein des dangers,
Le ſceptre fut peſant...... Et les fers ſont légers ;
Son cœur inacceſſible aux remords, à la crainte,
Du calme ſur ſon front a réfléchi l'empreinte ;
Du diadême enfin jamais la majeſté
N'égala de ce front la noble nudité.
Tel je l'ai vu, du moins, dans ce jour mémorable,
Où de ſon défenſeur j'eus le titre honorable,
Quand Target lâchement eut recuſé le choix
Et du plus malheureux & du meilleur des Rois ;
Sa conſtance un inſtant ne s'eſt pas démentie.
Marqués par de grands traits, tous les jours de ſa vie
Nous montrent le héros placé ſur ces hauteurs,
D'où l'on peut du vulgaire affronter les fureurs ;
A s'élancer vers Dieu ſon âme eſt toujours prête :
Au glaive, ſans pâlir, il offriroit ſa tête.....

TRONCHET.

Il l'offrira.

DESEZE.

Non certe ; & le Sénat français,
S'il ne croit pas au Ciel, croit à ſes intérêts.

LAMOIGNON.

On vient : c'eſt d'Orléans. L'aſpect de cet infâme

D'un ſentiment d'horreur a pénétré mon âme ;
J'apperçois avec lui Robeſpierre & Marat,
Chers collégues, fuyons ce grouppe ſcélérat.
Que ferions-nous ici ?

DESEZE.

Reſtons ; Kerſaint s'avance.
Je vois Garran, Villette, amis de l'innocence ;
Contre les factieux ils ſeront ſon ſupport.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS ; PHILIPPE D'ORLÉANS, GARRAN-DE-COULON, KERSAINT, CHARLES VILLETTE, ROBESPIERRE, MARAT, LEQUINIO, THURIOT, DANTON ; ET PLUSIEURS AUTRES DÉPUTÉS.

DESEZE.

LOUIS jugé coupable, attend de vous ſon ſort ;
Je me tais ; du Sénat nous reſpectons l'ouvrage ;
On ne nous verra point, apôtres du carnage,
Vers la ſédition dirigeant les eſprits,
Pour ſauver Louis Seize, enſanglanter Paris.
L'équité, la vertu, voilà nos ſeules armes.
Souffrez, qu'en votre ſein dépoſant ſes allarmes ;
Sur ce procès ſacre, pour la derniere fois,
L'auſtere vérité vous parle par ma voix.
Louis eſt renverſé, tu peux, Sénat auguſte,

Te montrer généreux..... Ne te montre que juſte.
Pour le mieux condamner, qu'as-tu fait ?... Une loi,
Par laquelle il n'eſt plus ni Citoyen, ni Roi.
Roi ! malgre tout ſophiſme & tout détour coupable,
Louis, vous le ſavez, ſeroit inviolable ;
Citoyen ! il pourroit réclamer le ſoutien
Que votre code aſſure à chaque citoyen.
Il vous diroit ſans doute : où ſont ces loix tutrices
Qui couvrent l'Accuſé de leurs formes propices ?
D'actes & de pouvoirs, cette diſtinction,
Sans laquelle il n'eſt point de Conſtitution ?
Ces Jurés, que des loix équitables & ſages
A la foible innocence ont donnés pour ôtages ?
Ces ſuffrages réduits ? ces récuſations
Qu'on oppoſe à la haine ou bien aux paſſions ?
Ce ſcrutin précieux qui fait, par ſon ſilence,
A la ſeule juſtice incliner la balance ?
En un mot, ces appuis qu'un citoyen jamais
N'a, fût-il criminel, invoqués ſans ſuccès ?
Vous voulez me juger, peut-il encore vous dire ;
Et vos opinions ont parcouru l'Empire !
Vous voulez me juger, vous mes accuſateurs !
Vous qui d'aſſaſſinats accueillez les auteurs,
Et chez qui pour me perdre une loi provoquée,
N'exiſtoit pas encore..... & m'étoit appliquée !
Louis vous a parlé : nous laiſſons à vos cœurs
Le ſoin de travailler avec ſes défenſeurs.

(*Les Conseils de Louis se retirent.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, *exceptés* LAMOIGNON, DESEZE ET TRONCHET.

GARRAN-DE-COULON.

Que de la vérité l'éloquence eſt touchante !
Pour le crime ou l'erreur, ſa voix eſt foudroyante.
Ce conflit de pouvoirs a droit de m'effrayer.
La liberté le veut ; je dois m'en dépouiller.
Quand le voile eſt tombé, l'erreur eſt ſans réfuge.
Je ne puis être ici légiſlateur & juge ;
Je ſuis légiſlateur, & politiquement
Je promets de voter pour le banniſſement.

BARRERE.

Je voue à tout deſpote une guerre éternelle ;
Cette guerre eſt à mort : elle doit être telle ;
Et de la liberté l'arbre majeſtueux,
Ne croîtra qu'arroſé de leur ſang odieux.

ROBESPIERRE.

Que ne peuvent ces rois qui viendront nous combattre,
N'avoir tous qu'une tête, & moi, d'un coup, l'abattre !
Prométhée, en mes mains remets le feu ſacré,
Et de tous les tyrans le globe eſt délivré.
Damiens, ton noble ſang bouillonne dans mes veines. . . ;

D'ORLÉANS.

Le plus pur ſang du Peuple a pénétré les miennes ;

Et j'en ai pour garant le vertueux tranſport
Qui du traître Capet me fait voter la mort.

LEQUINIO.

La mort... Non, non, pour moi, c'eſt trop peu que ſa vie ;
Ma vengeance à ce prix ſeroit mal aſſouvie.
Qu'il vive.... pour l'opprobre, & contemplant ſon bras
Enchaîné pour jamais aux travaux des forçats.

KERSAINT, *avec la plus vive indignation.*

Ciel ! qui viens-je d'entendre ! eſt-ce un monſtre farouche ?
C'eſt un juge ; & l'écume eſt encor ſur ſa bouche.
Je reſte pour Louis : mais, libre de ſon vœu,
Kerſaint ne ſiége plus avec un tigre..... Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* KERSAINT.

CHARLES VILLETTE.

Je vois, légiſlateurs, & non ſans amertume,
Que la guerre civile en votre ſein s'allume.
Il ſemble qu'un génie atroce, mal-faiſant,
Sur le Sénat français plane dans ce moment.
J'ai long-tems héſité, je tremble de le dire,
Mais il eſt parmi nous un parti qui conſpire,
Un parti furieux, deſorganiſateur,
Qui d'un vaſte complot cache la profondeur.
Dirai-je à quels excès, lâchement téméraires,

Vient de s'abandonner un de ſes émiſſaires ?
Plein des vaſtes objets qu'embraſſoit mon eſprit,
J'entrois ici rêveur. ... Arrête, m'a-t-il dit ;
Condamne le Deſpote ; & pour qu'il t'en ſouvienne,
Choiſis de prononcer ou ſa mort. ... ou la tienne.
Il m'échappe à ces mots. Je ne puis le céler :
On eût vu dans mes yeux la rage étinceler. ... :
Je ne crains point la mort. ... Que dis-je ? Ah ! oui, j'envie
Le deſtin du héros qui meurt pour ſa patrie !
Je ſaurai, citoyens, le prouver aujourd'hui.
Louis aura dans moi ſon plus ſolide appui ;
Mais qu'on oſe inſulter juſqu'en ce ſanctuaire
Dans ſon repréſentant la République entiere ;
Qu'on joigne la menace à ce délit affreux,
J'en ai dû reſſentir un courroux vertueux.
Avant qu'un grand arrêt fixe nos deſtinées,
Pourſuivez les auteurs des ſanglantes journées ;
Que la poſtérité, ſur les faſtes français,
D'un cachet infamant doit marquer à jamais.
Craignez de nous plonger dans un nouvel abîme ;
De ſon impunité faites [illegible] le crime.

(*En fixant Philippe d'Orléans.*)

Un maſque affreux le couvre. .... Oſez donc l'arracher ;

(*En regardant Marat.*)

Qu'il n'ait plus de caveau qui puiſſe le cacher.

BARRERE.

Non, point d'ajournement ; que le tyran périſſe ;
Que demain le ſoleil éclaire ſon ſupplice.

(*Il sort ; Lequinio, Thuriot, Danton et plusieurs autres le suivent.*)

GARRAN-DE-COULON *à d'Orléans.*

Philippe, ton parti n'a pas encore vaincu ;
J'en ſais ici plus d'un qui croit à la vertu,
Veut le bien... le fera...

(Il sort suivi de Charles Villette, et plusieurs autr.s députés.)

SCENE V.

PHILIPPE D'ORLÉANS, ROBESPIERRE, MARAT.

PHILIPPE.

De cet homme intraitable,
Toujours l'auſtérité m'a ſemblé redoutable ;
De mes complots le voile eſt trop tôt déchiré ;
J'en crains pour leur ſuccès l'éclat prématuré.
Le Sénat, déployant un ferme caractere,
Portera-t-il le coup qui m'eſt ſi néceſſaire ?

ROBESPIERRE.

Prince, il le portera. Que lui coûte un forfait ?
L'or dans ſon ſein verſé produira ſon effet.
Mais je veux que perfide ou trop puſillanime,
Il oſe à d'Orléans arracher ſa victime :
Ceux qui des aſſaſſins aidoient les attentats,
Pour un meurtre de plus, pourront prêter leurs bras.

PHILIPPE.

Je tremble, ſi du Roi le ſupplice s'apprête,

Que le Peuple aux bourreaux ne dérobe ſa tête.

ROBESPIERRE.

Le Peuple!... Ah, le Français vous eſt bien peu connu!
Léger, foible, indolent, aiſément prévenu,
On lui montre, il croit voir un tyran ſanguinaire
Dans un Roi, dont le crime eſt d'être débonnaire;
Et s'il plaint de Louis les terribles malheurs,
Un jour fera couler & ſéchera ſes pleurs.
D'un ſi foible intérêt nous n'avons rien à craindre.

MARAT.

Et puis à l'ineptie on ſaura le contraindre.
Commune, force armée, ils nous ſont tous vendus.
Nos braves fédérés en armes répandus,
Eſcorteront demain le monarque au ſupplice;
Nul ne pourra ſortir, qu'il ne ſoit leur complice.
Par Santerre en un mot l'échafaud préparé,
Promet à nos deſſeins un ſuccès aſſuré.

PHILIPPE.

J'en accepte l'augure, & mon cœur s'abandonne
A l'eſpoir qu'en ce jour votre amitié lui donne.
Sur ſa reconnoiſſance, ah! vous pouvez compter;
Oui, dès que ſur le trône on m'aura vu monter,
Philippe vous appelle; & ſur la France entiere
Régneront avec lui Marat & Robespierre.
De Louis que la chute affermiſſe nos pas;
Sachons la prévenir en ne l'imitant pas.
As-tu, Peuple imbécille, un ſeul inſtant pu croire
Qu'à ton égalité je bornerois ma gloire;
Et que pour affermir ta frêle liberté,
Puiſſance, éclat, grandeurs, Philippe eût tout quitté?

Tu me connoîtras mieux ; le Français verſatile
Veut d'un ſceptre d'airain ſubir le joug utile.
Il faut ou qu'il reçoive ou qu'il donne des fers.
Il en recevra donc ! O Louis, tes revers
M'apprendront à porter ce peſant diadême,
Dont le poids fut trop lourd à ta foibleſſe extrême.
Quand Philippe t'immole, accuſe tes vertus,
Si j'euſſe été Louis, il n'exiſteroit plus.
Mais Manuel s'approche..... Eh quoi ! de ſon viſage,
L'éclat eſt obſcurci par un ſombre nuage.
Que vient-il m'annoncer ?....

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, MANUEL.

(*Manuel entre d'un air rêveur. En voyant Philippe qui s'approche de lui, il se retire.*)

PHILIPPE.

Me trompai-je ? Il nous fuit !...

MANUEL.

Je fuis.....

PHILIPPE.

Quoi ?

MANUEL.

Le remords qui par-tout me pourſuit
Depuis que des grandeurs la ſoif inſatiable,
M'a fait de vos deſſeins le complice coupable.

Pour moi plus de repos ; l'enfer eſt dans mon ſein.
Oui, contre un Dieu vengeur je veux lutter en vain ;
D'une horde barbare & par nous ſoudoyée,
Il peint les attentats à mon âme effrayée.
Philippe, je les vois, tes farouches ſoldats,
Semant par-tout le meurtre & les aſſaſſinats.
Les priſons de Paris regorgeoient de victimes,
Dont les opinions avoient fait tous les crimes.
Que vois-je, infortunés, vos cachots ſont ouverts !
Quoi ! vous baiſez la main qui vient briſer vos fers !
Ah ! Plutôt..... Mais déjà le tribunal inique
A prononcé contre eux ſon arrêt tyrannique.
Les bourreaux ſont tout prêts, & cet arrêt fatal
D'un horrible carnage eſt l'infâme ſignal.
De morts & de mourans des montagnes preſſées,
De têtes en tous lieux les piques hériſſées,
Les cris, le déſeſpoir, & l'horreur & l'effroi :
Ce ſpectacle terrible eſt toujours devant moi.
Cette nuit occupé du procès mémorable,
Qui doit ſe décider dans ce jour redoutable,
Aux plus graves penſers je livrois mon eſprit.
De mes ſens malgré moi, le ſommeil ſe ſaiſit.
De Lambale, à mes yeux que glace l'épouvante,
L'ombre dans ce moment tout-à-coup ſe préſente,
Non telle qu'on l'a vue en ces jours enchanteurs,
Où l'éclat, la beauté, le luxe & les grandeurs
Rempliſſoient tous les vœux de ſon âme enivrée,
Mais l'œil cave & glacé, pâle, défigurée,
Les cheveux hériſſés, diſputant aux bourreaux
De ſon corps mutilé les livides lambeaux,
Dégoutante, en un mot, de ſang & de carnage,
Je reculois. --- Arrête, admire ton ouvrage,
Me dit-elle ; oui, ceſt toi dont les cruels deſſeins

M'ont livrée innocente au fer des assassins.
Je t'avois pardonné ; mais ta fureur impie
De ton Roi dans ce jour ose attaquer la vie,
Consommes ton forfait ; je ne puis l'empêcher :
Crois, au moins qu'à tes pas je saurai m'attacher.
Constante dans l'excès de ma rage ennemie,
Je serai ton bourreau, je serai ta furie ;
Sur ta tête en tous lieux & dans tous les instans,
Mon bras, du désespoir secouera les serpens....
Je m'éveille à ces mots ; mon âme épouvantée,
Sur ces tableaux cruels est sans cesse arrêtée ;
Je ne puis, je l'avoue, en écarter l'horreur.

PHILIPPE.

Repoussez loin de vous une indigne terreur ;
Soyez homme, & chassez jusqu'aux moindres vestiges
De ces fantômes vains, de ces foibles prestiges.

(*à Marat, à Robespierre.*) (*à Manuel.*)

L'heure au Sénat m'appelle ; allons, & suivez-nous.
Les tems sont arrivés, frappons les derniers coups ;
Puis délivrés d'un Roi qui nous portoit ombrage,
Sans crainte & sans remords consommons notre ouvrage.

MANUEL.

Un dessein différent me fait suivre vos pas ;
Si je puis le sauver, il ne périra pas.
Philippe, je renonce aux grandeurs, aux richesses
Qu'offroient à mes désirs tes infâmes promesses.
Je ne suis vertueux, ni coupable à demi ;
Dès ce jour, vois dans moi ton mortel ennemi.

PHILIPPE.

Nous saurons réprimer l'excès de ton audace ;

Crains les proſcriptions.

MANUEL.

Je brave ta menace.
Puiſſai-je à ma patrie, en montrant tes complots,
Epargner un grand crime, épargner de grands maux;
Sauver la République, après l'avoir trahie,
Périr..... Et que ma mort faſſe oublier ma vie.

(*Il sort.*)

PHILIPPE *à Robespierre et à Marat.*

C'en eſt fait, Robespierre, & Philippe eſt perdu.

ROBESPIERRE.

Ne vous ſouvient-il plus que tout nous eſt vendu?

(*Ils sortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une des salles de l'appartement du Roi dans la Tour du Temple. On voit d'un côté, la porte d'un Cabinet; sur le devant de la scene sont des fauteuils, & une table sur laquelle est un globe.

SCENE PREMIERE.

DEUX COMMISSAIRES DU CONSEIL DE LA COMMUNE.

PREMIER COMMISSAIRE.

TANDIS que de sa vie au Sénat on dispose,
Que fait dans sa prison le Despote ?

DEUXIEME COMMISSAIRE.

Il repose.
Il repose; & constant dans sa tranquillité,
Son œil fixe la mort avec sérénité.
Cependant l'Assemblée a presque toute entiere
Emis déjà son vœu sur cette grande affaire;
Et des opinions le partage étonnant,
Laisse encore le doute errer en cet instant.
Je crains que le Sénat, soit foiblesse ou prudence;

De cet impur fléau n'oſe purger la France.
Peut-être, du trépas le Deſpote ſauvé,
Eſt, à nous aſſervir, de nouveau réſervé.
Oh! d'un cœur vraiment libre, affreuſe incertitude!

PREMIER COMMISSAIRE.

Je l'entends; le voici.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LOUIS SEIZE, LE DAUPHIN, DEUX AUTRES COMMISSAIRES SORTANT DU CABINET.

(*Ces deux derniers Commissaires conferent un instant à part avec les autres. Ils se retirent; et ceux qui restent, se tiennent à l'écart.*)

LOUIS *à son fils.*

REPRENONS notre étude.

(*Ils s'asseyent; Louis prend le globe dans sa main.*)

Nous avons vu la France où régnerent long-tems
Les Bourbons, le bonheur, les arts & les talens;
Où, ſous l'abri ſacré d'un gouvernement juſte,
De la religion, croiſſoit le cedre auguſte
Qui, ſur ce ſol heureux qu'ombrageoient ſes rameaux,
Verſoit du firmament la roſée à grands flots;
Où le citoyen ſage, à ſes devoirs fidele,
Toujours de la bonté fut l'aimable modèle,
Et trouvant dans les loix un ſupport aſſuré,
Acquittoit en échange un impôt modéré.

Les tems ſont bien changés ; la licence effrénée
A ſouillé cette terre autrefois fortunée ;
Et frappant d'un poignard les Miniſtres des cieux,
L'abſurde impiété leve un front ſcandaleux ;
La liberté qu'elle offre eſt la mere du crime :
Tout français doit en être ou complice ou victime.
Aimer ſon Roi, ſon Dieu, dans ces lieux pleins d'horreur,
C'eſt vouloir du martyre obtenir les honneurs.
Mon fils, ſi du Très-Haut la juſtice éternelle
A régner ſur ces lieux quelque jour vous appelle,
Si, pour exécuter ſon immuable loi,
Dieu vous condamne hélas ! au malheur d'être Roi,
Que jamais l'éclat faux d'une trompeuſe gloire
Ne puiſſe de votre âme écarter ſa mémoire ;
Et dans tous vos projets invoquez ſon ſecours ;
Mais de notre leçon ne troublons plus le cours ;
Parcourons l'Angleterre.

LE DAUPHIN.

Eh, quoi ! cette contrée,
Qui porta ſur ſon Roi ſa main dénaturée ?
O ciel ! ſes habitans ſont donc bien forcénés ?

LOUIS.

Ils le furent, mon fils.

LE DAUPHIN.

Ah ! cher papa, daignez
De ce grand attentat me retracer l'hiſtoire.
Je frémis d'y penſer.....

LOUIS *à part.*

Ah ! Dieu ! s'il pouvoit croire....
(Il remet le globe sur la table)

(*Haut.*)

Ecoutez-la, mon fils ; que cet événement
Reſte dans votre cœur gravé profondément.
Charles premier régnoit : une Révolte impie
Tente de renverſer l'antique Monarchie ;
Un Parlement rebelle, & bravant toute loi,
Sans pudeur à ſa barre oſe appeller ſon Roi :
On lui préſente, au nom du Sénat régicide,
De crimes ſimulés une liſte perfide.
Charles, quoique indigné de cette trahiſon,
Affoibli par l'horreur d'une longue priſon,
A la grandeur du Roi joint le ſang-froid du ſage ;
Et de ſes aſſaſſins fait confondre la rage.
Mais du malheureux prince ils ont juré la mort.
Quatre Seigneurs en vain, d'un généreux accord,
Au péril de leur vie, embraſſent ſa défenſe,
Leur vertu fut, hélas ! leur ſeule récompenſe.
L'arrêt eſt prononcé ; le héros ſans pâlir
En apprend la nouvelle & s'apprête à mourir.

(*avec attendrissement.*)

Un enfant..... de ton âge, eſt dans ſon ſort funeſte,
Le ſeul ſoulagement, le ſeul bien qui lui reſte.

(*Louis prend son fils sur ses genoux et l'embrasse plusieurs fois.*)

L'illuſtre condamné ſur ſes genoux le prend,
Le couvre de baiſers, & dit à cet enfant :
« Demain pour les Anglais c'eſt un grand jour de fête ;
» O mon fils, de ton pere ils vont trancher la tête....
» Sois plus heureux que moi... » Tu pleures, mon cher fils ;

LE DAUPHIN.

Il me ſembloit, papa, voir Charles dans Louis.

Si j'étois cet enfant, ô ciel !

LOUIS, *vivement ému.*

Que veux-tu dire ?

(*à part.*)

Il eſt trop vrai peut-être, & c'eſt Dieu qui l'inſpire.

(*haut.*)

Ne m'interrompez plus ; je reprends mon récit.
Le jour fatal arrive ; à l'échafaud conduit,
Charles veut à ſon peuple en vain ſe faire entendre ;
Lui dire un triſte adieu, d'une voix douce & tendre ;
Par ſes vils aſſaſſins ſes accens ſont couverts.
Il meurt ; des cris joyeux s'élancent dans les airs ;
Le bourreau prend ſa tête ; & d'un bras parricide,
Il l'éleve en criant : *c'est celle d'un perfide.*
Ainſi périt un Roi digne d'un meilleur ſort.
Cromwel qui l'immola, vengea bientôt ſa mort.
Sous le voile trompeur du Républicaniſme,
Cet hypocrite adroit parvint au deſpotiſme ;
Et tremblant, inviſible au fond de ſon palais ;
Sut d'un ſceptre de fer écraſer les Anglais.
Il jouit de ſon crime & de ſa perfidie ;
Et dans ſon lit paiſible, il termine ſa vie.

LE DAUPHIN.

Un pareil attentat demeurer impuni !
Juſte Ciel, ton tonnerre étoit donc amorti !

LOUIS.

Des pleurs de la vertu, des triomphes du vice ;
N'accuſons pas, mon fils, la céleſte juſtice.
Elle éprouve les bons au milieu des fléaux ;
Elle donne aux méchans leurs remords pour bourreaux ;

Voyez ici Cromwel entouré de furies,
De ses crimes affreux enfantemens impies;
Ne pouvant à son Dieu montrer que ses forfaits;
Sans amis (les méchans n'en connurent jamais)
Voyant des assassins dans toutes ses victimes
Exhaler dans la rage & son âme & ses crimes;
Et là, Charles premier, dont l'œil doux & serein,
Fixe de son trépas l'appareil inhumain;
Qui, fort du calme heureux que l'innocence donne,
Aime encor ses bourreaux, les plaint & leur pardonne.
Que préféreriez-vous, mon cher fils, dites-moi,
Ou le lit de Cromwel, ou l'échafaud du Roi?

LE DAUPHIN, *vivement.*

Ah! papa, l'échafaud, la mort n'a rien d'horrible.
La mort du criminel, est la seule terrible.

LOUIS, *transporté de joie.*

Embrasse-moi, mon fils, objet de mon amour;
Grave bien dans ton cœur la leçon de ce jour.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LAMOIGNON. (*Il entre d'un air triste et pensif. Le Dauphin et les Commissaires se retirent.*)

LOUIS *à son fils.*

C'est Lamoignon.... Sortez.

SCENE IV.

LOUIS, LAMOIGNON.

LAMOIGNON.

PRINCE, il ſaut du courage.

LOUIS.

J'en ai.

LAMOIGNON.

Les aſſaſſins ont aſſouvi leur rage,
D'Orléans eſt vainqueur, &... L'arrêt eſt porté

LOUIS.

Tant mieux, je ſors enfin de ma perplexité.
Pour moi depuis long-tems quel fléau que la vie ?
Leur fureur m'en délivre, & mon âme affranchie,
Vers l'immortalité va prendre ſon eſſor.

(*Il se promene à grands pas. Silence de que... minutes.*)

Peuple ingrat, que j'aimois, que je chéris encor,
Dis-moi : que t'ai-je fait, & quel démon t'égare,
Juſqu'à verſer mon ſang par un arrêt barbare ?

(*Silence encore.*)

Mais non ; tu fus trompé ; je ne t'impute pas
Le mal que, ſous ton nom, font quelques ſcélérats ;
Tu n'es que l'inſtrument aveugle & déplorable
Des perfides complots d'un mortel exécrable,
D'un ſerpent qu'en mon ſein j'ai toujours réchauffé,

Et qu'un Roi défiant eût fans doute étouffé. . . :
Hélas ! je lui pardonne ; & puiffe fur la France
Ne point de mon trépas retomber la vengeance. . . :
Mon Peuple, abreuve-toi, fi tu veux, de mon fang ;
Mais crains de conquérir à ce prix un tyran.
Si la félicité peut naître au fein du crime,
Que ma mort de tes maux ferme du moins l'abîme ;
Frappe-moi ; mais fans haine ; un jour, ouvre les yeux ;
Regrette-moi, mon Peuple, aime-moi, fois heureux !
Tels font les vœux derniers que profere ma bouche !

LAMOIGNON, (*se jettant à ses pieds.*)

O Louis, ô mon Roi ! quel monftre affez farouche,
Pourroit & vous entendre, & ne pas s'attendrir ?
A vos genoux facrés, c'eft à moi de mourir.
Je n'ai pu vous fauver ; que fais-je fur la terre ?
Quand, du bien, l'honnête homme en fon cœur défespere ;
Il appelle la mort, trop lente à le frapper.
La tombe eft le manteau qui doit l'envelopper.

LOUIS, (*le relevant.*)

O mon cher Lamoignon, ô mon ami fidele !
Des vertus aux humains confervez le modele :
Il eft trop précieux, dans ce fiecle pervers.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, DESEZE ET TRONCHET.

LOUIS.

Vous venez, chers amis, partageant mes revers ;
Dans mes derniers momens, foutenir ma conftance.

DESEZE.

Nous venons à votre âme apporter l'espérance.
Le jugement fatal à peine étoit rendu,
Nous sommes introduits ; mon collégue éperdu,
Par sa mâle éloquence étonne l'assemblée.
Quoi, dit-il, d'une voix attendrie & troublée,
Louis est condamné, se peut-il ?.... Et cinq voix
Enverront à la mort le plus juste des Rois !..
Mais l'arrêt est porté ; Sénateurs inflexibles,
Vos cœurs à la pitié font vœu d'être insensibles ;
Qu'à l'intérêt public ils soient au moins ouverts.
Louis est abattu ; Louis est dans vos fers ;
Il ne sauroit vous nuire, & cet auguste ôtage,
D'une profonde paix pourroit être le gage.
Je dis plus, persistez dans votre jugement,
Mais de l'exécuter attendez le moment.
Quand l'Europe à la paix par vos armes forcée ;
Sera de vos Etats à jamais repoussée ;
Quand votre pavillon sur les mers respecté,
Par-tout impunément sera moins insulté,
Alors, si vous pensez qu'un Peuple magnanime
Doive à sa liberté cette illustre victime,
Si la clémence est basse & moins digne de vous,
Frappez ; Louis est là, qui ne peut fuir vos coups ;
Mais si l'oubli fatal de toute politique,
Osoit dicter la mort, dans cet instant critique,
Contre vous toute entiere, excitée à-la-fois,
L'Europe écraseroit la France de son poids.
Vos soldats pourront-ils, quelque soit leur courage,
De cette masse énorme arrêter le ravage ?
N'allez pas de vingt Rois, provoquant les fureurs,
Livrer votre patrie aux plus cruels malheurs,

Ainsi parle Tronchet ; une terreur soudaine
A frappé les esprits, qu'il calme & qu'il ramene.
Le Sénat d'un sursis sent la nécessité ;
Demain ce grand objet doit être discuté.
Nous pourrons réussir, pendant cet intervalle,
A faire révoquer la sentence fatale.
Peut-être vos dangers, agitant les esprits,
En faveur de son Roi réveilleront Paris.
Qu'il ose se montrer.....

LOUIS, (*vivement.*)

Ami tendre & fidele,
Réprimez, croyez-moi, l'excès de votre zèle.
Plutôt que d'exciter les plus légers combats.
J'aimerois mieux souffrir mille & mille trépas.
Du sang de mes Sujets je fus toujours avare :
Je ne veux point apprendre à devenir barbare.
Si pour les factieux, je suis un ralliement,
Que leurs torches, amis, s'éteignent dans mon sang.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, DEUX COMMISSAIRES DE LA COMMUNE.

PREMIER COMMISSAIRE.

QUAND Louis condamné va subir son supplice,
Tout Défenseur ici n'est plus que son complice.

LAMOIGNON, (*avec indignation.*)

Son complice !... ah ! ce mot convient mal à Louis!
Le crime a des fauteurs, la vertu, des amis.

Toi qui devrois, des Loix organe respectable,
Adoucir leur rigueur, même envers un coupable,
C'est ton Roi que tu viens insulter aujourd'hui !...
Vil insecte !... Jamais fus-tu plus loin de lui ?

LE MÊME COMMISSAIRE.

Je sais comme on punit un insolent esclave :
Tu connoîtras bientôt mon pouvoir.

LAMOIGNON.

Je te brave.
Par un fer assassin, si mon Roi doit périr,
Le suivre est dans mon cœur le plus ardent désir.
Mais non ; votre fureur sera mal assouvie,
Dieu saura conserver sa précieuse vie.
Peuple abusé, ton Roi, grâce au Ciel protecteur,
Vivra pour ton amour, vivra pour ton bonheur.
Cher Prince, ah !.. permettez qu'à vos pieds que j'embrasse.

LOUIS, (*le pressant dans ses bras.*)

Illustre & tendre ami, c'est là qu'est votre place ;

(*à ses trois Conseils, en montrant son cœur.*)

Tant qu'il respirera, vous y serez toujours.
O vous, dont l'amitié vient consoler mes jours,
Généreux Défenseurs, dont la noble éloquence
A, malgré les poignards, plaidé pour l'innocence,
Certes, pour la sauver, il ne vous manqua rien,
Que de la présenter à des hommes de bien.
Recevez mon adieu.... C'est le dernier, sans doute,
C'est celui de mon cœur. Ah !... combien il lui coûte !...

DESEZE.

Non Prince, espérez mieux, nous nous verrons encor ;
Nous l'anéantirons, ce jugement de mort.

Le Peuple & le Sénat, d'un accord unanime;
Verront, déteſteront, répareront leur crime;
Vous nous ſerez rendu.

L o u i s.

Non, je l'eſpere peu;
Mais on m'arrache à vous... Ah, chers amis!... Adieu!

(Louis et les Commissaires entrent dans le cabinet. Les Défenseurs sortent.)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Même décoration qu'à l'Acte précédent ; il est neuf heures du matin.

SCENE PREMIERE.

LOUIS, DEUX COMMISSAIRES.

LOUIS.

De témoins importuns, quoi ! sans cesse entouré ;
Ne puis-je être à moi-même un seul instant livré ?
Dans l'état où je suis, un repos salutaire,
Au corps comme à l'esprit est pourtant nécessaire.
Ah ! de vos fonctions, la triste austérité,
Est-elle incompatible avec l'humanité ?

UN COMMISSAIRE.

Non certes, nous sortons ; mais quand, par notre absence ;
Nous laissons une trève à notre surveillance,
Souffrez que de ce lieu, prudemment visité,
Tout instrument de mort soit par nous écarté.

LOUIS.

Croyez-vous que je puisse, en ma rage insensée ;
D'un suicide affreux concevoir la pensée ? . . .

Que je fasse, au mépris des loix de l'Eternel,
D'un homme malheureux, un homme criminel :
Que j'ose, sans son ordre, & bravant sa justice,
Quand ma prison me gêne, en briser l'édifice ?
Quand je puis, illustré par l'excès du malheur,
De la main des bourreaux, périr avec honneur,
Irai-je par un crime avilir ma mémoire !
Non, non : détrompez-vous, si vous l'avez pu croire.
Louis qui, dans son Dieu, met son unique appui,
Demain saura mourir.... Et sait vivre aujourd'hui.

DEUXIEME COMMISSAIRE.

O sublime vertu ! Le cœur le plus sauvage,
Peut-il, sans l'admirer, entendre ton langage ?
Nous vous laissons, Louis.

LOUIS.

Mortels compatissans,
J'adresse au Ciel pour vous mes vœux reconnoissans.

(Ils sortent.)

SCENE II.

LOUIS, *seul.*

Je puis donc, délivré d'une affreuse contrainte,
Respirer un moment, sans témoins & sans crainte.
Je puis descendre en paix, dans ce cœur déchiré,
Démêler le cahos dont il est entouré ;
Chercher, en écartant tous ses voiles funèbres,

Un fanal néceſſaire au milieu des ténèbres ;
Déterminer enfin, guidé par la vertu,
L'aſſiete qui convient à mon être abattu !..
Je me cherche en moi-même : eſt-ce un rêve, u
Qui ſur mes ſens trompés, exerce ſon empire ?
Hélas ! il eſt trop vrai ; l'excès de mon malheur
N'eſt point d'un ſonge vain la fugitive erreur.
Oui, Louis aux bourreaux, peut-être aujourd'hui même,
Doit préſenter ſon front, qu'orna le diadème.
Car je n'embraſſe point cet eſpoir d'un ſurſis,
Qu'hier m'ont apporté de vertueux amis.
Les tigres, dont la rage immole l'innocence,
Brûlent d'exécuter leur cruelle ſentence.
Ils ont ſoif de mon ſang ; les plus légers délais
Pourroient de leur fureur renverſer les projets.
O France, ô ma Patrie, ô terre infortunée !
Quelle va déſormais être ta deſtinée ?....
En proie aux ſcélérats, brûlans de tous les feux,
Qu'allument dans ton ſein leurs complots factieux,
Dans les convulſions d'une horrible anarchie,
Ah ! je vois expirer ta force anéantie,
Et vingt tyrans bientôt ſe partager entr'eux,
De ton ſein démembré les lambeaux malheureux.
D'un auſſi bel empire, ô deſtin déplorable !...
Je me le repréſente en ce tems mémorable,
Où puiſſant, redouté ſur la terre & les mers,
Il ſembloit à ſes Loix aſſervir l'Univers,
Et je l'aſſerviſſois !... Et ſemblable à la foudre,
Un ſeul de mes regards eût plongé dans la poudre
Ce Peuple révolté qui, ſur ſon Souverain,
Oſe aujourd'hui porter une coupable main !....
Ainſi, de l'Eternel, les décrets immuables,
Renverſent des humains les grandeurs périſſables,

Et ſon bras tout-puiſſant fait tomber quelquefois
Le fer, qu'un fil ſuſpend ſur la tête des Rois....:
Heureux ſi le deſtin, auquel je ſuis en butte,
N'eût entraîné que moi dans ma terrible chute,
Et ſi, ſeul malheureux, ſeul en proie aux revers,
Les fers de mes parens n'aggravoient point mes fers.
O mes enfans, ma ſœur, ô ma chere Antoinette!
Pardonnez-moi l'abîme où mon malheur vous jette:
Des captifs, comme moi, vous ſubiſſez le ſort;
Peut-être, comme moi, ſubirez-vous la mort.
La mort..Quoi! ces bourreaux, dans leur ſombre vengeance,
Frapperoient l'amitié, la vertu, l'innocence!
Et pour mettre le comble à leurs affreux deſſeins,
D'un ſang ſi précieux, ils rougiroient leurs mains!
Cette idée eſt affreuſe.... Une glace mortelle
A navré mes eſprits.... Je tremble.... Je chancelle...:
Mes genoux affoiblis, ſe dérobent ſous moi.
Qui me délivrera de ce moment d'effroi?....
J'entends du bruit, on ouvre. Ah! que vient-on m'apprendre?

SCENE III.

LOUIS, LE MINISTRE DE LA JUSTICE, DEUX COMMISSAIRES DE LA COMMUNE.

LE MINISTRE.

Vous n'avez plus, Louis, de ſurſis à prétendre;
Par le Sénat Français, le jugement porté,
Dans une heure au plus tard, doit être exécuté.

LOUIS.

LOUIS.

Je vois, ſans me troubler, le trepas qu'on m'apprête;
Mais avant qu'aux bourreaux je préſente ma tête,
Qu'on me permette au moins de dire dans ce lieu,
A ma triſte famille un éternel adieu.

LE MINISTRE.

Elle va s'approcher, & je l'ai prévenue.

LOUIS, *à part.*

Mon cœur, hélas, déſire, & craint cette entrevue.

(*haut*)

Me refuſera-t-on, dans ce fatal moment,
D'un Miniſtre des Cieux le ſecours conſolant?

LE MINISTRE.

Daignez fixer un choix, me le faire connoitre,
Vos vœux ſeront remplis.

(*Louis s'approche d'une table, écrit le nom et la demeure du Prêtre, et remet le billet au Ministre.*)

Vous l'allez voir paroître.

(*Il se retire. Louis se promene quelques momens à grands pas, et passe dans son cabinet.*)

SCENE IV.

DEUX COMMISSAIRES DE LA COMMUNE.

PREMIER COMMISSAIRE.

Au gré de nos projets, je vois tout réuſſir.
Embraſſons-nous, amis, le tyran va périr.
Hier, de ſes Conſeils, l'éloquence importune,
Avoit ſéduit les cœurs & changé ſa fortune.
Si Danton, avec art maîtriſant les eſprits,
N'eût fait au lendemain ajourner le ſurſis,
Le Sénat, oubliant ſa grandeur magnanime,
Raviſſoit à nos coups cette illuſtre victime.

DEUXIEME COMMISSAIRE.

Je l'ai craint un moment; mais grâce au Ciel, enfin
Notre pouvoir l'emporte, & n'aura plus de frein;
Si Chambon, ſi Roland, oſent reſter en place,
De leurs têtes ils paieront leur indiſcrette audace,
Et leur mort apprendra que nous & nos amis,
Seuls de l'autorité, devons être inveſtis.
On vient; c'eſt du tyran la famille éplorée.

PREMIER COMMISSAIRE.

Bientôt la Républqueі en ſera délivrée.

(Ils sortent

SCENE V.

LOUIS, MARIE-ANTOINETTE, ÉLISABETH, ET LES ENFANS DU ROI.

ANTOINETTE.

Ou peut-il être, ô Ciel? .. .

LOUIS, *sortant du cabinet.*

Qu'entens-je ?....

ANTOINETTE, *l'embrassant.*

Ah, cher époux !

ÉLISABETH.

Vos enfans, votre sœur, embrassent vos genoux.

(*Ils se jettent tous à ses pieds.*)

LOUIS, *les relevent.*

Que vois-je ?.. est-il possible, ô moment plein de charmes !..
Vous m'êtes tous rendus... Quoi ! vous versez des larmes !
Ces mots portent le trouble en vos cœurs éperdus !...
Vous détournez les yeux !... Oui, vous m'êtes rendus.
On peut bien m'arracher ma vie infortunée,
Ma vie à tant de maux tristement condamnée ;
Mais lorsque je jouis de vos embrassemens,
Me ravir la douceur de ces derniers momens,
Troubler le calme heureux de mon âme paisible,
Ah ! cet effort à l'homme est sans doute impossible.
Certe, il seroit affreux de perdre, sans retour,

Les objets adorés d'un vertueux amour ;
Mais nous nous rejoindrons ; j'en ai la confiance.

ANTOINETTE.

O Louis, cette idée est ma seule espérance.
Au milieu des horreurs de mon funeste sort,
Et le jour & la nuit, je désire la mort ;
Je la veux, je la cherche, à grands cris je l'appelle.
Ah ! c'est en vain ; sa faulx ne sait qu'être cruelle.
Si sa main bienfaisante eût exaucé mes vœux,
Le soleil en ce jour n'eût pas lui pour mes yeux.
Condamnée au tourment, à l'opprobre de vivre ;
Mon époux me précede, il n'eût fait que me suivre....
Je sais qu'on me destine un trépas infamant.
A de vils tribunaux, livrée indignement ;
Il n'est point, je le sais, de supplice & d'outrage ;
Que n'ayent préparés la vengeance & la rage :
L'instant même en approche ; & bien loin que dans moi,
Son image terrible excite quelqu'effroi,
Ce consolant espoir affermit ma constance ;
Mon âme, en s'y livrant, frémit d'impatience......
Quoi ! j'aurai vu couler, versé par la fureur,
Le sang le plus sacré, le plus cher à mon cœur !
A mes yeux éperdus, des hordes forcenées
Auront de tous les miens tranché les destinées ;
Et je pourrois encor sourire à d'autres vœux,
Qu'à ceux de les rejoindre, & de périr comme eux.
Non, non. Ah ! du destin, si jamais la clémence,
Remettoit en mes mains les soins de ma vengeance ;
Si je pouvois, du meurtre épuisant les horreurs,
A mon tour vous frapper, lâches conspirateurs,
Antoinette, à ce prix, pourroit chérir la vie.
Mon fils, si Dieu vous place au rang majestueux ;

Où brillerent long-tems vos auguſtes aïeux ;
Penſez à votre pere, & vengez ſon ſupplice ;
Au bruit du châtiment, que l'univers frémiſſe ;
Que les Peuples tremblans apprennent pour jamais
A reſpecter les Rois, que le Ciel leur a faits.

LOUIS.

Antoinette, ah ! bien loin d'allumer dans ſon âme,
D'une aveugle fureur la criminelle flamme,
Appliquez-vous ſans ceſſe à lui bien enſeigner,
Que le grand art des Rois, eſt l'art de pardonner ;
Que de ſon Peuple un jour il ſe montre le pere :
Cette seule vengeance eſt digne de me plaire.

ANTOINETTE.

Quel touchant héroïſme ! ô Louis ! cher époux !
Ah ! combien Antoinette eſt moins grande que vous !
Aurois-je, juſte Ciel, par des excès coupables,
Attiré ſur Louis tous les maux dont tu l'accables ?
Sur moi ſeule, grand Dieu, verſe tout ton courroux ;
Protége l'innocence, & ſauve mon époux !

LOUIS.

Chere épouſe, écartez cette cruelle image. . . .
Nos maux & mon trépas ne ſont point votre ouvrage :
Le Ciel a tout conduit, ſon inviſible main
A ſeule armé le bras qui va percer mon ſein.
Aux Loix du Tout-Puiſſant ne ſoyons point rebelles ;
Préſentons à ſes coups des victimes fidelles.
La vertu ſait du ſort tempérer la rigueur,
Et du ſein des revers, fait naître le bonheur.

(Il les embraſſe tour-à-tour.)

SCENE VI ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, LE CONFESSEUR DU ROI, SANTERRE, DÉTACHEMENT DE LA GARDE NATIONALE.

(*Ils se tiennent dans l'enfoncement.*)

ANTOINETTE.

CIEL ! que vois-je ?...

LE CONFESSEUR.

O Louis !....

LOUIS.

Approchez-vous, mon pere ;
Mon cœur vous attendoit ; c'eſt en vous que j'eſpere.

(*à Santerre.*)

Je vous ſuis à l'inſtant. ... ô ma femme ! ô ma ſœur !
O mes tendres enfans ! ... venez tous ſur mon cœur :
Recevez les adieux de l'ami le plus tendre.....

(*à Antoinette.*)

Venez..... Elle chancelle, & ne peut plus m'entendre.
Antoinette....

ANTOINETTE.

J'expire....

LOUIS.

Ah ! reprenez vos ſens....
N'ajoutez pas encore à mes affreux tourmens.

Faut-il que ce soit moi, dans ce moment terrible,
Qui cherche à consoler votre cœur trop sensible?
De grâce, épargnez-vous des transports superflus....

ANTOINETTE.

O Ciel, c'en est donc fait!.... Je ne le verrai plus...

(*à la Garde avec violence.*)

C'est vous dont la fureur, lâchement effrénée,
Dirige sur son sein votre main forcenée!...
Quoi! vous ne craignez pas que la foudre du Ciel
Ne renverse avec vous votre complot cruel,
Et que d'un Dieu vengeur l'éclatante justice
N'apprenne & vos forfaits & votre prompt supplice;
Mais vous bravez le Ciel, & le Ciel irrité
Laisse un pouvoir sans frein à la perversité.
Ne pensez pas pourtant que sa foudre endormie,
Toujours de vos projets respecte l'infamie.
Non, non. Un jour viendra que son bras tout-puissant
Brisera de vos Loix l'édifice sanglant:
Vous-mêmes, & mon âme en nage dans la joie;
D'un vainqueur furieux vous deviendrez la proie.
Trahis, exterminés, poursuivis en tous lieux,
Privés avec horreur & des eaux & des feux,
Dieu même, en traits de sang, sur votre front perfide,
Imprimera ces mots: *Fuyez un Parricide.*

LE DAUPHIN.

Loin d'irriter des cœurs qu'il faudroit attendrir,
Oh! maman, laissez-nous le soin de les fléchir!

(*à sa sœur.*)

Suivez-moi.... Votre frere est sûr de sa conquête.

(Le Dauphin et la jeune Princesse se jettent aux pieds des Gardes.)

Ah ! d'un Pere innocent ne tranchez pas la tête !
Coupez plutôt la mienne.....

LA PRINCESSE.

Et puis la mienne.....

LE DAUPHIN.

Hélas !
Daignez à l'Aſſemblée accompagner mes pas...

(Santerre à quelques soldats.)

Emmenez ces enfans....

LE DAUPHIN.

A vos pieds que j'embraſſe,
Ne me refuſez pas cette derniere grâce.....

SANTERRE.

Soldats, qu'on les emporte.....

(On les emporte.)

ANTOINETTE.

Ah ! cruels, arrêtez !...

LOUIS.

Mon fils.....

LA PRINCESSE.

On nous ſépare.....

LE DAUPHIN, *à ses Parens.*

Et quoi, vous nous quittez !

(*On l'entraîne de force.*)

SANTERRE, *à Louis.*

Marchons, il eſt tems.....

(*à quelques soldats, montrant Antoinette et Elisabeth.*)

Soldats, veillez ſur elles.

ANTOINETTE, *se précipitant sur la Garde.*

Non, je puis affronter vos cohortes cruelles.
Entends-moi, cher Epoux....

ELISABETH.

Louis..... Mon frere...

LOUIS, *sortant précipitamment.*

Adieu....

ANTOINETTE.

Il nous fuit... Se peut-il ?.. On l'entraîne... Ah ! grand Dieu !
Suivons ſes pas.... Courons....

(*Louis disparoît, Antoinette tombe dans le sein d'Elisabeth.*)

Je me meurs.....

ELISABETH.

Antoinette....

(*Elles s'évanouissent l'une et l'autre.*)

SANTERRE.

Profitons de l'état où la douleur les jette.

(*à quelques soldats.*)

Qu'on les tranſporte ailleurs. . ..

(*à sa suite.*)

Et nous, ſans nul retard,

Dans le ſein du Deſpote, enfonçons le poignard.

(*Ils sortent d'un côté, tandis qu'on emmene Antoinette et Elisabeth de l'autre. Le rideau tombe.*)

F I N.



